

### Type idéal de l'Association libre (SES DIVERSES FORMES) 1

#### II. — L'ASSOCIATION DES VOLONTÉS 2

Un deuxième élément survivra aux religions. Comme les intelligences affranchies du dogme, les volontés continueront à s'associer librement en vue des souffrances humaines à soulager, des vices et des erreurs à guérir, des idées morales à répandre. Cette association, comme celle des intelligences, son principe dans la conscience de la solidarité et de la fraternité humaine, mais, bien entendu, il ne s'agit plus de la fraternité fondée sur des idées superstitieuses ou antiphilosophiques, sur la communauté d'origine, sur l'existence du même père terrestre ou même céleste ; il s'agit d'une fraternité rationnelle et morale fondée sur l'identité de nature et de tendance. Le vrai philosophe ne doit pas dire seulement : rien de ce qui est humain ne m'est étranger, mais : rien de ce qui vit, souffre et pense ne m'est étranger. Le cœur se retrouve partout où il entend battre un cœur comme lui, jusque dans l'être le plus infime, à plus forte raison dans l'être égal ou supérieur. Un poète de l'Inde, dit la légende, vit tomber à ses pieds un oiseau blessé, se débattant contre la mort ; le cœur du poète, soulevé en sanglots de pitié, imita les palpitations de la créature mourante : c'est cette plainte mesurée et modulée, c'est ce rythme de la douleur qui fut l'origine des vers ; comme la poésie, la religion a aussi son origine la plus haute et sa plus belle manifestation dans la pitié. L'amour des hommes les uns pour les autres n'a pas besoin d'être précédé par l'accord complet des esprits ; c'est cet amour même qui arrivera à produire un accord relatif : aimez-vous l'un l'autre, et vous vous comprendrez ; quand vous vous serez bien compris, vous serez déjà plus près de vous entendre. Une lumière jaillit de l'union des cœurs.

L'universelle sympathie est le sentiment qui

devra se développer le plus dans les sociétés futures. Dès aujourd'hui, par une évolution absolument inévitable, la religion chez les âmes les plus hautes a fini par se fondre avec la charité. Encore dures et stériles chez les peuples primitifs où elles ne sont qu'un recueil de formules de propitiation, les religions ont fini, en se pénétrant de morale, par devenir l'une des sources essentielles de la tendresse humaine. Le bouddhisme et le christianisme se sont trouvés à la tête des principales œuvres de charité que l'homme ait entreprises. Condamnées fatalement, au bout d'un laps de temps plus ou moins long, à la stérilité intellectuelle, ces religions ont eu le génie du cœur. Les Vincent de Paul ont peu à peu remplacé les saint Augustin ou les saint Athanase, non sans profit pour l'Humanité. Cette évolution ira s'accroissant sans doute. Aujourd'hui, par exemple, où si peu d'œuvres intellectuelles d'un vrai talent se sont produites dans la sphère théologique<sup>1</sup>, beaucoup d'œuvres pratiques ont été conçues et exécutées par des prêtres. Un jour viendra sans doute où toute souffrance, réagissant sur les sentiments sympathiques, fera naître un désir de soulager la souffrance d'autrui.

La douleur physique produit en général un besoin d'agitation physique : de même que des lois esthétiques viennent rythmer cette agitation, transformant les gestes désordonnés en mouvements réguliers, les cris en chants de douleur<sup>2</sup>, de même, dans la souffrance morale, une loi plus complexe, intervenant de nouveau, peut diriger vers autrui l'instinct qui nous pousse à agir pour oublier de souffrir ; alors toute souffrance pourra devenir, chez celui même qui l'éprouve, une source de pitié à l'égard des souffrances d'autrui, tout malheur personnel sera un principe de charité.

Comme le sentiment artistique, le plus haut sentiment religieux doit être fécond ; il doit porter à l'action. Religion, si l'on en croit saint Paul lui-même, veut dire charité, amour ; or, il n'y a pas de charité sinon envers quelqu'un, et l'amour véritablement riche ne peut pas s'épuiser dans la contemplation et l'extase mystique, qui scientifiquement ne sont pour lui qu'une déviation et comme un avortement. L'amour véritable doit se tourner à agir. Ainsi s'efface l'antique opposition de la foi et des œuvres : *il n'y a pas de foi puissante sans les œuvres*, pas plus qu'il n'y a de vrai génie stérile ou de vraie beauté inféconde. Si Jésus préférerait Marie, immobile à ses pieds, à Marthe s'agitant dans la maison, c'est que sans doute il pressentait dans la première un trésor d'énergie morale se réservant en quelque sorte pour les grands dévouements : cette réserve n'était qu'une attente, elle ressemblait au silence que gardent les amours sincères, silence qui en dit plus que toutes les paroles.

La charité sera toujours le point où viendront se confondre la spéculation théorique la plus

risquée et l'action pratique la plus sûre. S'identifier par la pensée et le cœur avec autrui, c'est *spéculer* au plus beau sens du mot : c'est risquer le tout pour le tout. Ce grand risque, l'homme voudra toujours le courir. Il y est poussé par les plus vivaces penchants de sa nature. Goethe disait qu'un homme n'est vraiment digne de ce nom que quand il a « *fait un enfant, bâti une maison et planté un arbre* ». Cette parole, sous une forme un peu triviale, exprime très bien ce sentiment de fécondité inhérent à tout être, ce besoin de donner ou de développer la vie, de *fonder* quelque chose : l'être qui n'obéit pas à cette force est un déclassé, il souffre un jour ou l'autre, et il meurt tout entier. Heureusement, l'égoïsme absolu est moins fréquent qu'on ne le croit ; vivre uniquement pour soi est plutôt une sorte d'utopie se résumant dans cette formule naïve : « *Tous pour moi, moi pour personne* ». Les plus humbles d'entre nous, dès qu'ils ont entrepris une œuvre, ne se possèdent plus eux-mêmes : ils ne tardent pas à appartenir tout entiers à l'œuvre commencée, à une idée, et à une idée plus ou moins impersonnelle ; ils sont tirés malgré eux par elle, comme la fourmi roulant sous le brin de paille qu'elle a saisi une fois et qui l'entraîne jusque dans des fondrières sans pouvoir lui faire lâcher prise.

Le promoteur de toutes les entreprises, petites ou grandes, de presque toutes les œuvres humaines, c'est l'enthousiasme, qui a joué un rôle si important dans les religions. L'enthousiasme suppose la croyance en la réalisation possible de l'idéal, croyance active, qui se manifeste par l'effort.

Le possible n'a le plus souvent qu'une démonstration, son passage au réel ; on ne peut donc le prouver qu'en lui ôtant son caractère distinctif, le *pas encore*. Aussi les esprits trop positifs, trop amis des preuves de fait, ont-ils cette infirmité de ne pouvoir bien comprendre tout le possible ; les analystes distinguent trop exactement ce qui est de ce qui n'est pas pour pouvoir pressentir et aider la transformation constante de l'un dans l'autre. Il y a sans doute un point de jonction entre le présent et l'avenir, mais ce point de jonction est difficilement saisissable pour l'intelligence pure : il est partout et nulle part ; ou, pour mieux dire, ce n'est pas un point inerte, mais un point en mouvement, une *direction*, conséquemment une volonté poursuivant un but. Le monde est aux enthousiastes, qui mêlent de propos délibéré le *pas encore* et le *déjà*, traitant l'avenir comme s'il était présent ; aux esprits synthétiques qui dans un même embrassement confondent l'idéal et le réel ; aux volontaires qui savent brusquer la réalité, briser ses contours rigides, en faire sortir cet inconnu qu'un esprit froid et hésitant pourrait appeler avec une égale vraisemblance le possible ou l'impossible. Ce sont les prophètes et les messies de la science. L'enthousiasme est nécessaire à l'homme, il est le génie des foules, et, chez les individus, c'est lui qui produit la fécondité même du génie.

1. *L'irreligion de l'avenir*, par M. Gayau, 1 vol. — Edita Alcan, éditeur.  
2. L'article du dernier Supplément aurait dû porter comme sous-titre : I. L'Association des Intelligences.

1 Pas une seule en France.  
2 Voir nos *Problèmes d'esthétique*, T. III.

L'enthousiasme est fait d'espérance. Pour espérer, il faut avoir un cœur viril, il faut du courage. On a dit : le courage du désespoir ; il faudrait dire : le courage de l'espérance. L'espérance vient se confondre avec la vraie et active charité. Si, au fond de la boîte de Pandore, est restée sans s'envoler la patiente Espérance, ce n'est pas qu'elle ait perdu ses ailes et qu'elle ne puisse, abandonnant la terre et les hommes, s'enfuir librement en plein ciel ; c'est qu'elle est avant tout pitié, charité, dévouement ; c'est qu'espérer, c'est aimer, et qu'aimer, c'est savoir attendre auprès de ceux qui souffrent.

Sur la boîte de Pandore entr'ouverte où est restée ainsi l'espérance amie, prête à tous les dévouements pour les hommes et pour l'avènement de l'idéal humain, il faut écrire comme sur le coffret du *Marchand de Venise* qui contenait l'image de la bien-aimée : « Qui me choisit, doit hasarder tout ce qu'il a ».

(à suivre)

M. GUYAU.

## LE FONCTIONARISME

Quelque multiplié que paraisse aujourd'hui le nombre des emplois qui ne se compare plus qu'aux étoiles du ciel et au sable de la mer, il n'est pourtant nullement en proportion avec celui des demandes et on est loin de pouvoir contenter tout le monde. Suivant un calcul modéré, il y a maintenant en France, pour chaque place, dix aspirants<sup>1</sup>, ce qui, en supposant seulement deux cent mille emplois, fait un effectif de deux millions de solliciteurs actuellement dans les antichambres, « le chapeau dans la main, se tenant sur leurs membres », comme dit Régnier dans ses *Satires*. Accordons qu'ils ne fassent nul mal, (ainsi que la charité nous oblige à le croire) ils pourraient faire quelque bien, et par une honnête industrie, fuir les tentations du malin. Dès qu'un jeune homme sait faire la révérence, riche ou non, peu importe, il se met sur les rangs ; il demande des gages, en tirant un pied derrière l'autre ; cela s'appelle se présenter ; tout le monde se présente pour être quelque chose. On est quelque chose en raison du mal qu'on peut faire. Un laboureur n'est rien ; un homme qui cultive, qui bâtit, qui travaille utilement n'est rien. Un gendarme est quelque chose, un préfet est beaucoup, Bonaparte était tout. Voilà les gradations de l'estime publique, l'échelle de la considération suivant laquelle chacun veut être Bonaparte, sinon préfet, ou bien gendarme.

P.-L. COURIER, 1819.

## GACHIS<sup>2</sup>

Jamais peut-être la littérature n'a été aussi salement un métier qu'aujourd'hui.

Les fondateurs de la Société des Gens de Lettres ont paradoxalement visé à cela et, franchement, le résultat obtenu ne fait pas honneur à ceux qui ont ainsi organisé une petite famille écrivaine.

Les peintres et leurs deux salons, les hommes de lettres et leurs syndicats multiples, tout cela tourne au parfait grotesque et devient tout à fait signe des temps.

Passé encore pour les peintres qui ont une part de travail manuel et d'application industrielles leur permettant de jouer aux artisans.

Mais la littérature ? un métier, cela ?... Un métier pour lequel on puisse fixer des tarifs et qu'on puisse enserrer dans une réglementation quelconque ? ô la belle folie !

<sup>1</sup> Aujourd'hui, c'est par centaines que se chiffrent les demandes pour une place libre.

<sup>2</sup> *Heures littéraires*, par Camille de Sainte-Croix, 1 vol. in-8°. — A. Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides, à Paris.

ouvriers intelligents auxquels il faut faire largement gagner leur vie puisqu'il sont les intermédiaires laborieux, habiles et indispensables entre le penseur et son public.

Vous avez écrit un beau livre et cela a eu du succès. Vous vous êtes bien compris avec votre éditeur qui vous a fait gagner beaucoup d'argent ? Tant mieux ! cela prouve que vous n'êtes pas engourdi par vos rêves et que vous savez tirer parti des amateurs.

Mais un autre avec des livres ineptes gagne les mêmes sommes ! Voudriez-vous être son égal ? Les fortunes de Zola et d'Ohnet sont pareilles : Pourtant sont-ils hommes de même trempe ?

Et, d'autre part, voici Verlaine, dont il faut soutenir l'existence par des souscriptions !... M. Zola, parce qu'il s'est gagné des terres à Médan, voudra-t-il qu'on dise de lui qu'il est, dans l'ordre intellectuel, plus près d'Ohnet, dont les livres se vendent bien, que de Verlaine sans le sou ?

On a décoré un très pur poète, Maurice Bouchor, après un succès de théâtre original et au moment où on lui refusait une pièce au Français. Était-ce pour le mettre au niveau d'Emile Richebourg décoré.

Puis, si vous pouvez me dire quelle différence il y a entre un tailleur d'habits et un serrurier, je vous mets au défi de me dire ce qui distingue un monsieur qui est écrivain d'un monsieur qui ne l'est pas ?

Dès qu'une vraie pensée vous vient, ô monsieur, vous qui passez et ne vous doutez de rien, dès que cette pensée est née bien nette, bien constituée, bien fraîche dans votre cerveau, dès qu'une émotion bien réelle vous étreint, dès que vous subissez profondément une impulsion bien personnelle, eh ! prenez la plume et les mots s'arrangeront tout seuls et vos phrases se rythmeront aux battements de votre cœur.

Et vous serez bien plus vraiment un écrivain qu'Albert Delpit, qui est bête comme une oie et ne s'arrête d'écrire, et que tant d'autres qui vivent stupidement, en mollusques, n'ont ni rêve ni sentiment, en un mot, n'ont rien à dire, mais n'en font pas moins des volumes qui se vendent ou ne se vendent pas, suivant que la réclame des journaux, bien payée ou mal payée, les lance ou ne les lance pas !

Un amoureux disant vraiment et simplement sa peine, un sage formulant sa maxime, un héros contant ses batailles seront toujours des écrivains ; les gens à petites passions sont des petits écrivains et les gens vides ne sont pas des écrivains. C'est tout simple.

Quant aux questions de propriété littéraire, il est convenu et prouvé que la littérature-métier roule toujours sur les mêmes situations et ne vit que de plagiats réciproques. Les gens qui font métier d'écrire des lignes sur commande n'ont le temps ni de penser ni de sentir.

Ils soudent des situations toutes faites, les accommodent à la hâte et les servent bâclées. Ou est la propriété littéraire là-dedans ? Ils se lésent les uns les autres ; laissez-les se léser et se chamailler à coups de bec, de canne ou d'é-

qui nous gouverne, par l'intermédiaire du cer-veau sans doute, mais, et j'insiste sur ce point, celui-ci n'est qu'un « substratum » une base matérielle permettant aux influences extérieures d'agir. Pour me servir d'une comparaison du docteur Manouvrier, je dirais que le milieu agit directement sur nos actes instinctifs à la manière du doigt sur le ressort d'une boîte à musique, tandis que le cerveau et par conséquent tout l'organisme obéit à l'action du milieu à la façon dont le clavier d'un piano obéit au musicien.

Cette action du milieu extérieur, une fois admise, on peut en déduire les conséquences sociologiques les plus importantes, elle nous montre que toutes les formes morbides de la dégénérescence depuis la simple névrose jusqu'à la folie criminelle sont bien, plutôt, le résultat de l'influence délétère que la conséquence fatale d'une hérédité fort obscure le plus souvent. Non pas que nous nions d'une façon absolue l'hérédité, mais à mon sens elle n'est jamais après tout que le prolongement, la continuation de l'action du milieu se faisant sentir du père sur le fils. Dire que tel individu est un assassin parce que ses générateurs lui ont légué des organes déformés, cela signifie simplement que les ascendants vivaient dans un milieu propre à produire de telles malformations cérébrales.

Ainsi se trouve justifiées les prétentions de ceux (nous sommes de ceux-là) qui pensent que nul progrès moral n'est possible si on ne vise pas tout d'abord à transformer le milieu social. Les discours, les congrès, les manifestations, tout cela est inutile si le plan même de la société n'est pas transformé.

Il est même impossible à une minorité riche et puissante de se créer à part un autre milieu supérieur, car pour être riche elle doit nécessairement forcer les pauvres à travailler pour elle, et pour cela elle est obligée de garder la bassesse morale et les instincts mercantiles des aristocraties fondées sur l'exploitation du travail d'autrui.

La société ne peut se transformer et s'améliorer que par parcelles, car forcément le bonheur d'une partie ne peut s'opérer que par l'écrasement des autres ; la révolution qui viendra ne sera vraiment digne de ce nom que si elle est complète ; c'est pour cela que nous préconisons la forme sociale de l'Anarchie,

## Type idéal de l'Association libre

(SES DIVERSES FORMES)<sup>1</sup>

L'idée pratique la plus durable qu'on trouve au fond de l'esprit religieux, comme au fond des tentatives de réforme sociale, est l'idée d'association. A l'origine, nous l'avons vu, la religion est essentiellement sociologique, par sa conception de la « société des dieux et des hommes ». Ce qui subsistera des diverses religions dans l'irreligion future, c'est cette idée que le suprême idéal de l'Humanité, et même de la nature, consiste dans l'établissement de rapports sociaux toujours plus étroits entre les êtres. Les religions ont donc eu raison de s'appeler elles-mêmes des associations et des églises (c'est-à-dire des assemblées). C'est par la force des associations, soit secrètes, soit ouvertes, que les grandes religions juive et chrétienne ont envahi le monde. Le christianisme a même abouti, dans l'ordre moral et social, à la notion de l'église universelle, d'abord militante, puis triomphante et unie dans l'amour. Seulement, par une étrange aberration, au lieu de considérer l'universalité comme un idéal, limite inaccessible d'une évolution indéfinie, on a présenté la catholicité comme déjà réalisée dans un système de dogmes qu'il n'y aurait plus qu'à faire et, au besoin, à imposer. Ce contresens a été la perte des religions dogmatiques, et il subsiste encore même dans les religions qui changent les dogmes en symboles, car il y a encore moins de symbole universel que de dogme universel. La seule chose universelle doit être précisément l'entière liberté donnée aux individus de se représenter à leur manière l'éternelle énigme et de s'associer avec ceux qui partagent les mêmes conceptions hypothétiques.

L'association, entravée jusqu'ici par les lois, l'ignorance, les préjugés, les difficultés des communications, qui sont une difficulté de rapprochement, etc., n'a guère commencée qu'en ce siècle à montrer toute sa puissance. Il viendra sans doute un jour où des associations de toute sorte couvriront le globe, où

tout, pour ainsi dire, se fera par association, où dans le grand corps social des groupes sans nombre de l'aspect le plus divers se formeront, se dissoudront avec une égale facilité, circuleront sans entraver en rien la circulation générale. Le type dont toute association doit chercher à se rapprocher, c'est celui qui unirait à la fois l'idéal du socialisme et l'idéal de l'individualisme, c'est-à-dire celui qui donnerait à l'individu le plus de sécurité dans le présent et dans l'avenir tout en lui donnant aussi le plus de liberté. Dès maintenant, toute assurance est une association de ce genre ; d'une part, elle fait protéger l'individu par une immense force sociale mise en commun ; d'autre part, elle n'exige de l'individu qu'un minimum de contribution, elle le laisse libre d'entrer ou de sortir à son gré de l'association, le protège enfin sans rien imposer.

Le tort des religions et aussi des systèmes socialistes, nous l'avons déjà remarqué, c'est de s'être figuré jusqu'ici l'individu comme présentant un type moral et intellectuel unique. Les êtres humains ne sont, ni au-dedans ni au-dehors, des figures de cire copiées sur le même patron ; la psychologie et la physiologie des peuples, — sciences encore embryonnaires, — nous montreront un jour toute la diversité qui existe dans les races humaines et qui, par des phénomènes d'atavisme sans nombre, ramène brusquement l'hétérogénéité au sein même des types les plus corrects. Le sentiment religieux, métaphysique et moral, doit prendre un jour toutes les formes, provoquer tous les groupements sociaux, se faire individualiste pour les uns, socialiste pour les autres, afin que les différents genres d'esprits puissent se rapprocher et se classer, — sous la seule condition de garder toute leur indépendance, de n'altérer en rien la liberté de leurs croyances par l'action de les mettre en commun. Plus on est uni, plus on doit être indépendant ; il faut tout partager sans pourtant rien aliéner : les consciences peuvent se faire transparentes l'une pour l'autre sans rien perdre de l'aisance de leurs mouvements. L'avenir, en un mot, est à l'association, pourvu que ce soit des libertés qui s'associent, et pour augmenter leur liberté, non pour en rien sacrifier.

Si, de ces principes généraux, nous passons à des applications particulières, nous trouvons trois formes essentielles de libre association qui devront survivre aux religions : celle des intelligences, celle des volontés, celle des sensibilités.

(à suivre)

M. GUYAU.

<sup>1</sup> L'Irreligion de l'Avenir, de M. Guyau, 1 vol. gr. in-8. — Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, à Paris.

## Type idéal de l'Association libre

(SES DIVERSES FORMES) <sup>1</sup>

L'idée pratique la plus durable qu'on trouve au fond de l'esprit religieux, comme au fond des tentatives de réforme sociale, est l'idée d'association. A l'origine, nous l'avons vu, la religion est essentiellement sociologique, par sa conception de la « société des dieux et des hommes ». Ce qui subsistera des diverses religions dans l'irréligion future, c'est cette idée que le suprême idéal de l'Humanité, et même de la nature, consiste dans l'établissement de rapports sociaux toujours plus étroits entre les êtres. Les religions ont donc eu raison de s'appeler elles-mêmes des *associations* et des *églises* (c'est-à-dire des assemblées). C'est par la force des associations, soit secrètes, soit ouvertes, que les grandes religions juive et chrétienne ont envahi le monde. Le christianisme a même abouti, dans l'ordre moral et social, à la notion de l'*église universelle*, d'abord *militante*, puis *trionphante* et unie dans l'amour. Seulement, par une étrange aberration, au lieu de considérer l'universalité comme un idéal, limite inaccessible d'une évolution indéfinie, on a présenté la *catholicité* comme déjà réalisée dans un système de dogmes qu'il n'y aurait plus qu'à faire et, au besoin, à imposer. Ce contresens a été la perte des religions dogmatiques, et il subsiste encore même dans les religions qui changent les dogmes en symboles, car il y a encore moins de symbole *universel* que de dogme universel. La seule chose universelle doit être précisément l'entière liberté donnée aux individus de se représenter à leur manière l'éternelle énigme et de s'associer avec ceux qui partagent les mêmes conceptions hypothétiques.

L'association, entravée jusqu'ici par les lois, l'ignorance, les préjugés, les difficultés

tout, pour ainsi dire, se fera par association, où dans le grand corps social des groupes sans nombre de l'aspect le plus divers se formeront, se dissoudront avec une égale facilité, circuleront sans entraver en rien la circulation générale. Le type dont toute association doit chercher à se rapprocher, c'est celui qui unirait à la fois l'idéal du socialisme et l'idéal de l'individualisme, c'est-à-dire celui qui donnerait à l'individu le plus de sécurité dans le présent et dans l'avenir tout en lui donnant aussi le plus de liberté. Dès maintenant, toute assurance est une association de ce genre ; d'une part, elle fait protéger l'individu par une immense force sociale mise en commun ; d'autre part, elle n'exige de l'individu qu'un minimum de contribution, elle le laisse libre d'entrer ou de sortir à son gré de l'association, le protège enfin sans rien imposer.

Le tort des religions et aussi des *systèmes socialistes*, nous l'avons déjà remarqué, c'est de s'être figuré jusqu'ici l'individu comme présentant un type moral et intellectuel unique. Les êtres humains ne sont, ni au-dedans ni au dehors, des figures de cire copiées sur le même patron ; la psychologie et la physiologie des peuples, — sciences encore embryonnaires, — nous montreront un jour toute la diversité qui existe dans les races humaines et qui, par des phénomènes d'atavisme sans nombre, ramène brusquement l'hétérogénéité au sein même des types les plus corrects. Le sentiment religieux, métaphysique et moral, doit prendre un jour toutes les formes, provoquer tous les groupements sociaux, se faire individualiste pour les uns, socialiste pour les autres, afin que les différents genres d'esprits puissent se rapprocher et se classer, — sous la seule condition de garder toute leur indépendance, de n'altérer en rien la liberté de leurs croyances par l'action de les mettre en commun. Plus on est uni, plus on doit être indépendant ; il faut tout partager sans pourtant rien aliéner : les consciences peuvent se faire transparentes l'une pour l'autre sans rien perdre de l'aisance de leurs mouvements. L'avenir, en un mot, est à l'association, pourvu que ce soit des libertés qui s'associent, et pour augmenter leur liberté, non pour en rien sacrifier.

Si, de ces principes généraux, nous passons à des applications particulières, nous trouvons trois formes essentielles de libre association qui devront survivre aux religions : celle des intelligences, celle des volontés, celle des sensibilités.

(à suivre)

M. GUYAU.